

« Il y a trop de présences » *Guyana* de Élise Turcotte, Leméac, 174 p.

Ariane Audet

Numéro 242, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67999ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Audet, A. (2012). Compte rendu de [« Il y a trop de présences » / *Guyana* de Élise Turcotte, Leméac, 174 p.] *Spirale*, (242), 83–84.

« Il y a trop de présences »

PAR ARIANE AUDET

GUYANA de Élise Turcotte
Leméac, 174 p.

Guyana se déploie à travers trois voix : celles d'une mère et de son fils, Ana et Philippe, et de Kimi, « la petite coiffeuse » de Philippe, originaire de Guyana. Trois voix de survivants qui, dans ce roman choral, racontent chacune à leur manière la vie d'après-coup, d'après les drames, la mort et la violence. Sans mélancolie, le texte d'Élise Turcotte se déploie comme un long linceul, où les différents récits, exposés côte à côte, manient le paradoxe qu'implique tout témoignage d'une histoire traumatique et de sa conservation mémorielle à travers le temps.

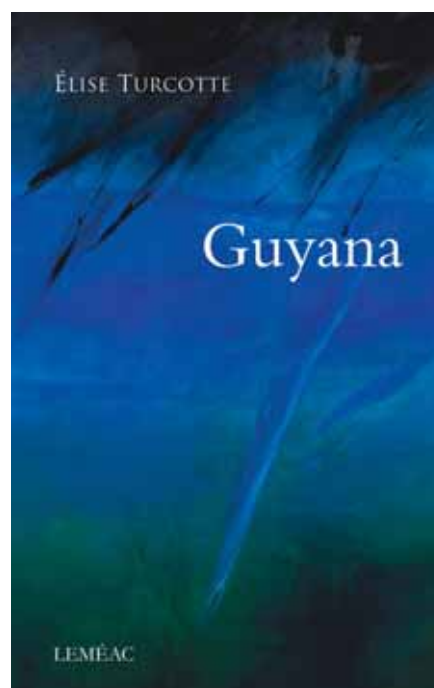
Le début du roman s'ouvre sur Kimi, retrouvée pendue au plafond de son salon de coiffure. Une mort qui pousse Ana, refusant de croire à un suicide, à entreprendre une enquête afin de résoudre ce qu'elle considère être un crime. Suicide ou meurtre, la mort de Kimi subsume tous les drames du roman : viol, cancer, meurtre, en passant par le massacre de Jonestown par Kim Jones en Guyana (1978), les deuils se superposent, s'accumulent : « *Il y avait d'un côté tout ce qui était empoisonné, les mots, la vie, les corps empilés sur trois ou quatre couches d'épaisseur, et de l'autre, mais pas tout à fait de l'autre côté car la voix continuait de parler au-dessus des images, la folie...* ». Une « folie » qui nous incite à croire que Élise Turcotte s'intéresse moins aux faits, dans son roman, qu'à la manière dont ses personnages vont réagir. Réagir, mais surtout survivre. Car si *Guyana*, comme on l'a souvent répété, est une œuvre qui « *donne une voix aux fantômes* », elle porte surtout sur les catastrophes auxquelles on survit. Ou plutôt face auxquelles une population bien précise, ici, femmes et enfants,

n'a pas eu le choix de survivre.

Il existe, dans *Guyana*, une simultanéité des voix qui racontent la domination. Qu'elle soit temporelle et événementielle (Kimi et Ana partage un mystérieux secret), ou encore géographique (de Montréal en Guyana), une même réalité, qui se rejoint inévitablement en un point, est partagée par les femmes du roman, réalité qui converge en un centre gorgé de la présence superposée des multiples humiliations laissées en héritage aux femmes du récit, dont Ana devient la porte-parole. Si la prise de conscience des horreurs commises à l'égard des femmes n'exigera pas, pour la narratrice, de trouver un coupable, il s'agira plutôt de se demander qui a *consenti* à toutes ces morts et ce qu'il faut faire pour y survivre.

« JE SUIS VIOLÉE »

Devant l'obligation, toute moderne, de se demander partout et tout le temps ce que font les autres — une manie que la masse d'informations que nous ingurgitons, jour après jour, n'aide pas à faire passer — et la responsabilité d'investiguer, à la fois témoin et complice, sur le potentiel du monstrueux créé par l'homme, Ana devient le réceptacle de ces présences fantomatiques. Il n'y a pas de cause à effet des événements présentés dans le roman : « *Cela était, voilà tout.*



Mes yeux restaient grands ouverts sur le monde tel qu'il était », souligne Ana. On y retrouve ainsi un brouhaha constant, une puissance de réalité qui s'élabore dans la réception fulgurante de scènes d'horreur et de chaos dans lesquelles Ana, Philippe et Kimi doivent faire un tri — par le récit — afin d'assurer leur survivance.

Parmi d'autres, des images de cadavres recrachées par la télévision aux réminiscences d'un passé pas si lointain, le viol fait partie de l'œuvre de Turcotte. De son roman *L'île de la Merci* (1997) jusqu'au récent recueil *Ce qu'elle voit* (2010), on

retrouve une impossibilité à épuiser le néant qu'engendre cette soumission de la femme. Dans *Guyana*, elle écrit : « *Je me disais ça, je suis en train d'être battue, mon nom est je suis battue, mon nom est je suis violée, mon visage est écrasé sur la terre froide dans le parc où il n'y a plus personne, j'ai mal à la joue, parce qu'il y a une roche juste sous mon œil, sous ma pommette, je vais bouger, il le faut [...]. Puis j'ai pensé, ça aurait pu être pire. J'ai pensé, j'aurais pu être morte.* » On le devine, cette survivance au viol a un prix : il faudra parler, témoigner. Rendre compte, dans une déposition, des faits. Turcotte complique encore les choses : il n'y a pas de faits. Comment alors pallier, d'une part, le manque de témoins et, de l'autre, cette impossibilité de témoigner une fois pour toutes de ces massacres qui se jouent simultanément chaque jour ?

TERREAU DE LA FABULATION

« *J'imaginai encore qu'une clé allait m'être fournie par un quelconque témoin. Seulement, des témoins, il n'y en a pas toujours, j'étais bien placée pour le savoir.* » Entre la déposition (pour soi-même) et le témoignage (pour tous), il existe une ligne ténue que Turcotte se refuse à tracer. Si « *les faits ne sont jamais grand-chose au bout du compte* », c'est qu'il existe un autre mode de repré-

se laissant tenter à couvrir le territoire de tous les possibles, à pister, comme un animal, afin de compiler quelques « *preuves de l'existence* ». Pour les autres, mais aussi pour soi. L'obstination d'Ana devant la mort de Kimi tient parfois moins à la découverte d'une quelconque vérité à trouver qu'elle ne sert à remplir un vide laissé par ses tragédies personnelles ; une manière, enfin, de ne plus laisser des « *choses si importantes se noyer dans l'ombre.* »

SUSPENDRE

On peut parfois se demander, à la lecture de *Guyana*, si les différentes voix ne tombent pas dans la fascination morbide. Devant ces compilations monumentales de victimes massacrées, à quoi en arrive-t-on, à force de chercher, partout, tout le temps, un argument en faveur de l'écroulement de l'humanité ? Ana s'investit littéralement d'un devoir dans la recherche d'indices. Sans nécessairement souhaiter la résolution du « crime » commis contre Kimi, la narratrice désire tout détail qui rendrait possible une éventuelle reconstitution des événements. Mais il y a plus. Dans cette compulsion à chercher, on retrouve une manière de rendre compte non seulement des drames dont elle, Philippe et Kimi ont été les victimes, mais aussi une façon de témoigner de tous ces crimes

mettre à la colère de ne jamais s'estomper. La nécessaire investigation des tragédies et leur témoignage n'offre aucune réponse. Néanmoins, elle permet d'ouvrir une parenthèse, une attente infime entre les mots qui accueillerait le silence imposé par toute violence en attente d'un récit, une forme future pour leur survivance.

Je vais te parler, semble avouer le roman : « *Je vais te parler n'est pas une phrase facile à entendre*, dira Philippe. *On parle, ou on ne parle pas, c'est comme ça. Si on pense à parler, si on avertit qu'on va parler, c'est qu'existe trop fort ce qu'on ne dira pas.* » Pendant quelques centaines de pages, *Guyana* parle. Accumule un surplus de présence, la répétition quotidienne du chaos, une manière fabulatrice de se dire *j'aurais peut-être pu la sauver si...* une façon de garder les yeux grands ouverts sur la folie passée, future et présente : d'y participer un peu aussi, radicalement. Une femme meurt, une autre survit. Et si l'on peut témoigner, si l'on peut survivre, c'est parce que se tisse entre les trois voix une histoire analogue. Impensable et terrible, cette « *parentalité psychique d'après-coup* » ne cherchera pas la réparation, mais plutôt le « *don de soi* » (Janine Altounian, *La survivance*, Dunod, 2000), ce déplacement de la mémoire rebroussant la vie de l'autre pour la raconter et ainsi attester sa réalité. Au final, il reste de ce roman le refus d'une histoire qui ne pourrait se raconter qu'à partir d'un seul point de vue, dans le présent d'un seul individu. *Guyana* nous lie ainsi à des formations de fantômes, de femmes violées et d'enfants mutilés ; à la mort qui préside à l'exposition de tout récit, y compris celui de la vie elle-même.

Au final, il reste de ce roman le refus d'une histoire qui ne pourrait se raconter qu'à partir d'un seul point de vue, dans le présent d'un seul individu.

sentation pour remédier au manque de preuves : la fabulation. Enquêter, investiguer. Chercher comme un fou et un peu par accident, afin d'en détourner les faits. Le roman compose une histoire qui se construit autour d'une finale, aussi surprenante qu'inattendue. Mais autour, ce qui est créé par les différentes voix du récit, n'est que fabulation. Ana se fonde dans la réalité et le passé d'une autre pour les faire coïncider avec les siens. « *Ainsi, son passé et le mien se seraient rejoints quelque part dans la représentation de mille personnes couchées face contre terre dans la jungle. Nous étions faites de ces morts, aussi.* » Ana et Philippe

qui n'existeraient pas autrement, une façon de refuser le détournement de regard, l'entêtement qu'ont certains individus — et plusieurs sociétés... — à ignorer qui « *a posé la main sur elle[s] en premier* ».

Guyana exige que l'on se souvienne de l'assaut contre ces femmes et enfants, avant même que cela se produise. Que l'on garde en vie une mémoire « d'avant l'événement », généré non seulement par l'expérience personnelle des personnages mais encore par un héritage clausrophobique de l'horreur, qu'elle soit factuelle ou fictionnalisée, afin de per-

Les multiples tragédies du roman font revivre un sentiment d'injustice et la nécessité d'une preuve. Un détail qui prouverait à Ana que Kimi, en étant victime d'un meurtre, s'est défendue, qu'elle s'est tenue debout devant des générations de viols, d'assassinats et de domination. Dans cette intégration personnelle et singulière des crimes universels par la fiction, qui les rejette et les accueille, Élise Turcotte réussit à faire coïncider l'individu égoïste et le monde qui l'entoure. C'est finalement cette coïncidence qui met Ana — et le lecteur avec elle — sur la piste, qui permet, chaque jour un peu plus, et avec l'aide de la littérature, de conjurer les « *puissances de mort* ». †